

Baudelaire et Sarbiewski? : à propos d'"Élévation" et de "Lyrica", II, 5

Autor(en): **Banderier, Gilles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **39 (2001)**

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-267282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BAUDELAIRE ET SARBIEWSKI ? A PROPOS D'« ÉLÉVATION » ET DE *LYRICA*, II, 5*

Periodically, literary historians and critics impatiently rebel against the facile concept of influence. They advocate a return to the text itself. If they happen to be teachers, they like to set their students on their guard against pedantry and they encourage them to feel and explore novels, plays and chiefly poems with a virginal sensitivity and in an independent mind. No less periodically, however, the notion of influence comes to the fore again, often under another and more portentous name: intertextuality, misreading of one's predecessors, anxiety or rivalry¹.

Un des aspects les plus surprenants de Baudelaire – et le personnage n'en manquait pas – est que cet auteur, que nous avons investi de l'encombrante mission d'incarner la modernité poétique², fut un écrivain latin, à un moment où l'âge d'or et même l'âge d'argent de la littérature néo-latine étaient déjà révolus. Ses succès scolaires³ et

* Je prie le Pr. Dirk Sacré (Université Catholique de Louvain), qui a bien voulu me procurer les photocopies de documents difficilement accessibles, ainsi que le Pr. Robert Kopp (Université de Bâle), qui a examiné avec bienveillance la possibilité d'une influence de Sarbiewski sur Baudelaire, de trouver ici l'expression de ma gratitude.

¹ Henri Peyre, «Baudelaire and English Poets», *Du Romantisme au surnaturalisme. Hommage à Claude Pichois*, Neuchâtel, La Baconnière, collection «Langages», 1985, p. 167.

² Dernier en date, André Hirt, dans son essai *Baudelaire. L'exposition de la poésie*, Paris, Kimé, 1998.

³ « Esprit fin ; pas assez sérieux. Ne réussit qu'en vers latins » : telle est l'apprécia-

académiques⁴ révélaiient d'heureuses dispositions, que rien ne l'obligeait à faire fructifier. Sa poésie française est nourrie des auteurs latins, et point des plus convenus⁵: on a ainsi retrouvé, dans l'« Invitation au voyage »

Des meubles luisants,
Polis par les ans,
Décoreraient notre chambre;
Les plus rares fleurs
Mêlant leurs odeurs
Aux vagues senteurs de l'ambre (v. 15-20)

des réminiscences de Stace⁶ et d'un poème médiéval, *Jam dulcis*

tion portée par un professeur de rhétorique sur le jeune Charles Baudelaire (citée dans les *Œuvres complètes*, éd. Claude Pichois, Paris, Gallimard-N.R.F., « La Pléiade », 1975, t. I, p. 1270). Il va de soi qu'à l'époque comme aujourd'hui, les auteurs latins au programme de Louis-le-Grand étaient Virgile, Tite-Live, Ovide, Salluste ou Quinte-Curce, mais le choix pouvait parfois se porter sur des écrivains moins courus. « J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer; je suis quatorzième en version latine. C'était tiré d'un auteur fort obscur et fort mauvais. M. Rinn me dit en riant et comme pour me consoler, qu'on pourrait presque être fier de ne pas comprendre ces écrivains, tant ils sont ridicules » (Baudelaire, lettre à sa mère, 10 juin 1838, *Correspondance*, éd. Claude Pichois et Jean Ziegler, Paris, Gallimard-N.R.F., « La Pléiade », 1973, t. I, p. 52).

⁴ Entré à Louis-le-Grand en 1836, Baudelaire obtint un premier *accessit* en vers latins au Concours général la même année (« Philopémen aux Jeux Néméens », *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 227-229), fut premier prix de l'établissement en 1837 (pour « L'Exilé », dont il sera reparlé) et second prix au Concours général de 1837, avec « Eruption volcanique à Baïes » (*Œuvres complètes*, t. I, p. 231-235). En 1837 toujours, il reçut le deuxième *accessit* de version latine au Concours général (*Œuvres complètes*, t. I, p. 1273). Deux ans plus tard, il dut ses meilleurs notes de baccalauréat au grec et au latin.

⁵ Alain Michel, « Baudelaire et l'Antiquité », *Dix études sur Baudelaire*, réunies par Martine Bercot et André Guyaux, Paris, H. Champion, 1993, p. 185-199.

⁶ *Les Fleurs du Mal*, éd. Jacques Crépet et Georges Blin, Paris, J. Corti, 1942, p. 387. Les éditeurs rapprochent le poème de Baudelaire de l'« *Ad Claudiam uxorem* » des *Silves* (III, 5, v. 85-90; rapprochement repris dans les *Œuvres complètes*, éd. cit., t. I, p. 929). Stace figure dans la « Note sur les plagats » de Baudelaire (« Projets de préface pour une édition nouvelle », éd. Crépet-Blin, p. 213). On regrettera que seul ait paru le tome I (texte critique) d'une refonte de l'édition Crépet-Blin, par Georges Blin et Claude Pichois (Paris, J. Corti, 1968).

*amica venito*⁷ que Baudelaire avait lu dans l'anthologie de son ami Edélestand du Ménil⁸:

Intra in cubiculum meum
ornamentis cunctis onustum.

Ibi sunt sedilia strata
atque velis domus ornata,
floresque in domo sparguntur
herbeque flagrant miscentur (v. 3-8).

Sous sa plume surgissent des expressions tout droit sorties de traités de théologie oubliés⁹. Il goûta également en connaisseur la prose de Tertullien¹⁰ et fut, on ne saurait l'oublier, un admirable poète néo-latin¹¹. Plusieurs études ont mis en évidence la remarquable « latinité » de ses compositions¹².

⁷ Peter Dronke, *Medieval Latin and the Rise of European Love-Lyric*, Oxford, Clarendon Press, 1965-1966, t. I, p. 272-273. Le commentaire de Claude Pichois (*Œuvres complètes*, t. I, p. 928-930) ne relève pas cette similitude.

⁸ *Poésies populaires latines du Moyen Age*, Paris, 1847 et *Poésies inédites du Moyen Age*, Paris, 1854 (réimprimé par les éditions Forni, Bologne, 1969). On peut trouver ce poème dans les anthologies de Helen Waddell (*Mediaeval Latin Lyrics*, Harmondsworth, Penguin, 1952, p. 156-159), F. J. E. Raby (*The Oxford Book of Medieval Latin Verse*, Oxford, Clarendon Press, 1959, p. 172-173), Paul Klopsch (*Lateinische Lyrik des Mittelalters*, Stuttgart, RUB n° 8088, 1985, p. 240-243) et Pascale Bourgain (*Poésie lyrique latine du Moyen Age*, Paris, Ch. Bourgois, coll. 10/18, 1989, p. 244-249).

⁹ Claude Pichois, « Baudelaire et le *Mundus Muliebris* », *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, XXXV, novembre 1956, p. 125-129 et repris dans *Baudelaire. Etudes et témoignages*, Neuchâtel, La Baconnière, 1967, p. 156-162. Voir également, du même, « Une lecture janséniste de Baudelaire », *R.H.L.F.*, LIV-2, avril-juin 1954, p. 203-205 (ainsi que dans le recueil déjà cité, p. 122-124), et, sur Baudelaire et le XVII^e siècle, Jean Pommier, *Dans les chemins de Baudelaire*, Paris, J. Corti, 1945, p. 99-178.

¹⁰ Jean Pommier, *op. cit.*, p. 14 (tout le chapitre I, p. 9-14, porte sur les vers latins de Baudelaire).

¹¹ Ses poèmes latins ont été publiés par Jules Mouquet, au *Mercure de France*, avec des compositions de Musset et Sainte-Beuve (1933).

¹² Paul Jamot, « Les vers latins de Baudelaire », *Mercure de France*, 139, 15 avril 1920, p. 513-518; Marino Barchiesi, « Gli esametri di Baudelaire e la preistoria del *Cygne* », *Studi Triestini di Antichità in onore di Luigia Achillea Stella*, a cura di Andrea Balanza et Paola Càssola Guida, Trieste, Univ. degli studi di Trieste, 1975, p. 481-500 (M. Barchiesi note, p. 496, qu'entre l'élève latiniste et le poète des

Il est vain, pour Baudelaire comme pour la plupart des grands écrivains, de chercher l'origine de leur inspiration dans une « source » unique. En général, les œuvres importantes sont des mosaïques d'influences diverses, habilement recomposées par l'esprit de l'artiste, qui souvent fait de l'or avec du plomb. En ce sens, tous les grands créateurs sont des Alexandrins. L'enquête patiente du « sourcier » exige autant de chance que d'intuition. Dans le cas de Baudelaire, néanmoins, on sait qu'une exploration des textes latins donne presque toujours d'intéressants résultats.

Les « sourciers » ont examiné le poème « Elévation » avec leur habituelle diligence.

Au-dessus des étangs, au-dessus des vallées,
Des montagnes, des bois, des nuages, des mers,
Par delà le soleil, par delà les éthers,
Par delà les confins des sphères étoilées,

Mon esprit, tu te meus avec agilité,
Et, comme un bon nageur qui se pâme dans l'onde,
Tu sillones gaiement l'immensité profonde
Avec une indicible et mâle volupté.

Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides ;
Va te purifier dans l'air supérieur,
Et bois, comme une pure et divine liqueur,
Le feu clair qui remplit les espaces limpides.

Fleurs du Mal, « la continuité appare surprenante »); Jan Öberg, « Baudelaire als mittellateinischer Dichter », *Kontinuität und Wandel. Lateinische Poesie von Naevius bis Baudelaire. Franco Munari zum 65. Geburtstag*, hrsg. Ulrich Justus Stache, Wolfgang Maaz und Fritz Wagner, Hildesheim, Weidmann, 1986, p. 691-698 (précieuse étude de sources du poème « *Franciscae meae laudes* »); Christine Mundt-Espín, « Charles et Françoise? Zu Baudelaires lateinischem Gedicht *Franciscae meae laudes* », *Arbor amoena comis. 25 Jahre Mittellateinisches Seminar in Bonn (1965-1990)*, hrsg. von Ewald Könsgen, Stuttgart, F. Steiner, 1990, p. 311-322; Philippe Terrier, « Le latin d'Eglise dans *Les Fleurs du Mal* et *Le Spleen de Paris* », *Nomen Latinum. Mélanges (...) offerts au professeur André Schneider*, p. p. Denis Knoepfler, Genève, Droz, 1997, p. 441-452 et « Les titres en latin dans *Les Fleurs du Mal* », *Versants*, XXXIII, 1998, p. 149-173. On trouvera des vues intéressantes dans l'ouvrage de Patrick Labarthe, *Baudelaire et la tradition de l'allégorie*, Genève, Droz, 1999. Je n'ai pu consulter la dissertation d'Isabelle Walkiers, *Les vers latins de Baudelaire. Edition critique et analyse*, Anvers, 1998.

Derrière les ennuis et les vastes chagrins
 Qui chargent de leur poids l'existence brumeuse,
 Heureux celui qui peut d'une aile vigoureuse
 S'élancer vers les champs lumineux et sereins ;

Celui dont les penses, comme des alouettes,
 Vers les cieux le matin prennent un libre essor,
 – Qui plane sur la vie, et comprend sans effort
 Le langage des fleurs et des choses muettes !¹³

La moisson est ample, voire bigarrée : on a proposé d'y reconnaître l'apport d'Hermès Trismégiste¹⁴, de Swedenborg, de Hugo (« Dicté en présence du glacier du Rhône », *Feuilles d'automne*, VII), de Vigny (« Elévation »)¹⁵, de Lamartine (« La solitude »), ... On me permettra d'y ajouter Rousseau¹⁶. Dans cet apport multiple, il est possible d'entrevoir l'amorce d'un débat entre, d'une part, des exégètes enclins à discerner dans le poème des réminiscences mystiques¹⁷ et, d'autre part, un critique comme Antoine Adam, qui refuse d'y voir la moindre allusion religieuse¹⁸. Me permettra-t-on de dire, sans porter atteinte à la

¹³ Ed. Crépet-Blin, p. 8-9, éd. Cl. Pichois, t. I, p. 10. « Ce mouvement d'évasion spirituelle se découvre sans exception dans tous les textes mystiques », notent J. Crépet et G. Blin dans le riche commentaire qui accompagne leur édition (p. 292-294), par rapport auquel les notes de la Pléiade (t. I, p. 838-839) n'apportent rien de neuf, non plus que l'édition de Jacques Dupont (Paris, GF-Flammarion, 1991, p. 263).

¹⁴ *Corpus hermeticum*, I, « Poimandrès », 24-26, éd. A.D. Nock et A.-J. Festugière, Paris, Les Belles Lettres, 1991², t. I, p. 15-16.

¹⁵ Poème qui toutefois se réduit à un unique alexandrin (*Œuvres poétiques*, éd. J.-Ph. Saint-Gérard, Paris, Garnier-Flammarion, 1978, p. 362).

¹⁶ « Mais celui qui, franchissant l'étroite prison de l'intérêt personnel et des petites passions terrestres, s'élève sur les ailes de l'imagination au-dessus des vapeurs de notre atmosphère, celui qui sans épuiser sa force et ses facultés à lutter contre la fortune et la destinée sait s'élancer dans les régions éthérées, y planer et s'y soutenir par de sublimes contemplations, peut de là braver les coups du sort et les insensés jugements des hommes » (« Dialogues », *Œuvres complètes*, éd. M. Raymond et B. Gagnebin, Paris, Gallimard-N.R.F., coll. « La Pléiade », 1964, t. I, p. 815).

¹⁷ Tels Jacques Crépet et Georges Blin.

¹⁸ « Il serait d'une regrettable imprécision de rattacher ce sonnet [*sic*] à la littérature mystique et d'y voir, comme on a dit, un "mouvement d'évasion spirituelle" [Crépet-Blin]. L'idée d'une ascension de l'esprit dans un monde de pureté fluide et de lumière est habituelle aux poètes romantiques. [...] Joie purement intellec-

mémoire d'Antoine Adam, qu'ici sa biographie transparaît derrière son interprétation?¹⁹ Avec plus de justesse sans doute, Henri Peyre faisait remarquer que «Baudelaire probably remains the most religious of the great French poets of the nineteenth century»²⁰ et Hugo Friedrich a consacré à «Elévation» une fort belle page²¹.

L'idée de rapprocher «Elévation» de l'ode «*E rebus humanis excessus*» du jésuite polonais Mathias Casimir Sarbiewski (*Lyrica*, II,

tuelle, plaisir de se mouvoir librement [...]. Et non pas sentiment religieux tourné vers un Dieu personnel. Le contraire même de l'anéantissement mystique» (A. Adam, dans son édition des *Fleurs du Mal*, Paris, Garnier, 1961, p. 269-270). Commentant le vers 16, il ajoute qu'il «n'y aurait aucune invraisemblance à soutenir que ces 'champs lumineux et sereins' sont venus de Swedenborg à Baudelaire. Pour Swedenborg, la Divinité est d'essence lumineuse, et l'élévation des esprits s'effectue de cercle en cercle par une gradation de niveaux d'atmosphères. Au terme de ce mouvement, l'esprit a enfin accès à la réalité surnaturelle. Mais comme Balzac avait déjà utilisé le vocabulaire et les images de Swedenborg pour dire les joies et les illuminations de l'esprit, on ne saurait décider que Baudelaire est allé directement à Swedenborg à l'époque où il a écrit *Elévation*» (p. 270). On consultera la thèse de Karl-Erik Sjöden, *Swedenborg en France*, Stockholm, Almqvist et Wiksell (= *Stockholm Studies in History of Literature*, XXVII), 1985.

¹⁹ Voir la notice nécrologique rédigée par Pierre-Georges Castex et publiée dans la *R.H.L.F.*, LXXXI, 1981, p. 497-500.

²⁰ Art. cit., p. 176.

²¹ «Das Gedicht bewegt sich in einem geläufigen Schema platonischer und christlich-mystischer Herkunft. Nach diesem Schema steigt der Geist in eine Transzendenz auf, die ihn so verändert, daß er rückblickend die Hülle des Irdischen durchdringt und dessen wahres Wesen erkennt. Es ist das Schema der – christlich so benannten – *ascensio* oder *elevatio*. Die letzte Bezeichnung ist genau die, die den Titel des Gedichts bildet. Doch sind weitere Übereinstimmungen zu beobachten. Nach antiker wie christlicher Lehre ist der oberste Himmel die eigentliche Transzendenz, der Feuerhimmel, das Empyreum. Bei Baudelaire heißt dies: "klares Feuer". Und wenn man weiterhin liest: "läutere Dich", so erinnert das an den in der Mystik geläufigen Akt der *purificatio*. Schließlich: die Mystik pflegte den Aufstieg in neun Stufen zu gliedern, wobei der Inhalt der Stufen wechseln kann, weil es auf die sakrale Neunzahl ankommt. Sie findet sich auch in unserem Gedicht. Genau neun Bereiche sind es, über die der Geist sich hinaufschwingen soll. Das ist frappant. Liegt eine Nötigung aus mystischer Tradition vor? Vielleicht. Es wäre eine Nötigung ähnlich der, die überhaupt christliches Erbe auf Baudelaire ausübte. Zu entscheiden ist dies nicht, zumal auch an Einwirkungen aus Swedenborg und anderen Neumystikern gedacht werden kann» (*Die Struktur der modernen Lyrik*, Hamburg, Rowohlt, 1956, p. 35).

5) a été avancée pour la première fois, à ma connaissance, par la regret-tée Andrée Thill, dans un article de la *Revue des études latines*²².

Humana linquo; tollite praepetem
nubesque ventique. Ut mihi devii
montes resedere! ut volanti
regna procul populosque vastus

subegit aër! Jam radiantia
delubra Divum, jam mihi regiae
turres recessere, et relictæ in
exiguum tenuantur urbes;

totasque, qua se cumque ferunt vagae,
despecto gentes. [...]

[...] Quid morer hactenus
viator aurarum? et serenas
sole domos aditurus, usque

humana mirer? Tollite praepetem
festina vatem tollite, nubila,
qua solis et lunae labores
caeruleo vehit aethra campo (V. 1-10, 70-76)²³.

²² «M. C. Sarbiewski, l'Horace polonais. Deux aspects de son lyrisme», *Revue des études latines*, LXX, 1992, p. 242 (le texte de l'ode II, 5, est réimprimé en annexe). Rappelons que Sarbiewski (1595-1640), familier du pape Urbain VIII, qui l'associa à son entreprise de rénovation du bréviaire, connut une renommée européenne. Avec Kochanowski, il est un des deux plus grands poètes latins de Pologne. On trouvera une notice biographique, une bibliographie et des textes choisis dans *La Lyre jésuite*, Genève, Droz, coll. «Travaux du Grand Siècle», XIV, 1999, p. 45-89.

²³ «J'abandonne le monde des humains: emportez-moi dans ma hâte, nuages et vents. Comme à mes yeux les montagnes escarpées se sont abaissées! comme, pour moi qui vole, l'air immense a réduit au loin royaumes et peuples! Déjà les brillants sanctuaires des Saints, déjà les hauts palais des rois se sont retirés et les villes laissées derrière moi vont s'amenuisant et je vois sous moi toutes les nations, où qu'elles vivent éparses. [...] Pourquoi m'attarder encore, voyageur des brises, prêt à aborder aux demeures sereines du soleil? pourquoi m'émerveiller des choses terrestres? Soulevez-moi, le Voyant, ô nuées, soulevez-moi jusque là où l'éther transporte dans ses champs d'azur les phases du soleil et de la lune» (trad. A. Thill). On trouvera le texte complet dans les *Ludi Fortunae* (éd. E. Ulčínaitė, Vilnius, Baltos Lankos, 1995, p. 90-99), dans le *Choix de poèmes lyriques* (éd. A. Thill, Paris, Champion, 1995, p. 44-51) et dans la *Lyre jésuite*, p. 61-65, 84-85.

De prime abord, une telle proposition peut paraître outrée, car le nom de Sarbiewski n'apparaît nulle part dans l'œuvre de Baudelaire²⁴. Mais, eu égard au mouvement identique des deux poèmes, on ne saurait rejeter cette hypothèse sans un examen attentif. Si Baudelaire a jamais lu un seul vers du jésuite polonais, cela n'a pu être que de deux façons : soit par l'intermédiaire des épigones anglais de Sarbiewski (qui furent nombreux), soit sur le texte latin même.

Les travaux de Maren-Sofie Röstvig²⁵ et T. A. Birrell²⁶ ont en effet montré que Sarbiewski a exercé une influence aussi profonde que sous-estimée sur ces poètes anglais que T. S. Eliot qualifia de « métaphysiques ». Ils démarquèrent sa palinodie chrétienne de l'épode II d'Horace (« *Beatus ille...* »), sans ignorer l'ode « *E rebus humanis excessus* ». Dès lors, on peut se demander si Baudelaire a pu connaître des écrivains comme Marvell, Cowley, Benlowes ou Watts. A cette question, il faut indéniablement répondre par la négative. La poésie anglaise entre Shakespeare et Milton était, pour les Français du XIX^e siècle (et en grande partie pour les Anglais eux-mêmes) *terra incognita*. De plus, Baudelaire semble avoir été bien meilleur latiniste qu'angliciste. S'il a connu Sarbiewski, par conséquent, ce fut plus probablement dans le texte original, que dans une imitation rédigée outre-Manche.

La poésie néo-latine était en effet plus familière aux contemporains de Baudelaire qu'elle ne l'est aujourd'hui. Si nous voulons goûter les vers de ces poètes qui parèrent les *realia* modernes d'une draperie latine, nous n'avons à notre disposition que des éditions réservées aux spécialistes ou des anthologies, conçues à l'usage d'un public plus ou moins large. Encore toutes les époques sont-elles inégalement traitées : si le Moyen Age et la Renaissance sont relativement bien servis, nous n'avons pas grand-chose pour illustrer la production poétique latine des XVII^e et XVIII^e siècles, alors que cette littérature brille de ses derniers feux, parfois très beaux²⁷. Lorsque Baudelaire faisait ses études,

²⁴ L'index de la *Correspondance* (éd. cit.) ne le mentionne pas.

²⁵ « Casimire Sarbiewski and the English Ode », *Studies in Philology*, LI-3, juillet 1954, p. 443-460 ; « Belowes, Marvell, and the Divine Casimire », *The Huntington Library Quarterly*, XVIII-1, 1954, p. 13-35.

²⁶ « Sarbiewski, Watts and the Later Metaphysical Tradition », *English Studies* (Amsterdam), XXXVII, 1956, p. 125-132.

²⁷ C'est au latin que le cardinal Melchior de Polignac (1661-1742) confia sa réfutation inachevée de Lucrèce.

la tradition scolaire française pouvait à juste titre se prévaloir de maintenir, notamment par l'exercice de composition latine en vers²⁸, l'*aurea catena* qui reliait la latinité classique à la littérature néo-latine²⁹. Des manuels en leur temps fameux, comme les *Leçons latines modernes de littérature et de morale* de François Noël (1756-1841) et François Delaplace (1757-1825)³⁰ ou, du même Noël, le *Gradus ad Parnassum, ou nouveau dictionnaire poétique latin-français*, qui utilise le *Dictionarium Poëticum* (Lyon, 1710) du jésuite Jacques Vanière, s'appuient sur la poésie latine moderne. On trouve, dans le premier de ces ouvrages, des dizaines d'auteurs, parmi lesquels Buchanan, Hosschius, Commire, Palingène, Balde, Sannazar, Rapin, Vida, Marulle, ... A la même époque, un périodique mensuel comme l'*Hermes Romanus ou Mercure latin* (qui parut de 1816 à 1819³¹), fondé par Joseph Nicolas Barbier-Vémars³² diffusait aussi bien des traductions latines d'œuvres de Delille, Gessner ou Voltaire, que des compositions originales – à défaut d'être inspirées – sur le baromètre, le tabac ou le galvanisme³³. En 1864 sera imprimé le *Choix de matières*

²⁸ « En seconde et en rhétorique on nous donnoit souvent des endroits choisis des poètes français pour les traduire en vers latins » (François Noël, *Gradus ad Parnassum ou nouveau dictionnaire poétique latin-français*, Paris, Le Normant, 1826, p. XXXVIII).

²⁹ Sur le *classical revival* que connut la France après les débordements de la Révolution, voyez les pages rapides de François Picavet dans l'*Histoire de la Nation française*, dir. par Gabriel Hanotaux, Paris, Plon, 1921, t. XII, p. 171-174.

³⁰ Paris, veuve Le Normant, 2^e édition, 1836, t. II. Dans une lettre du 23 avril 1837 (?), Baudelaire demande à sa mère de lui envoyer le *Cours de littérature latine* de Noël et Delaplace (*Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 39 et note 2, p. 708. Cf. sur ce même livre, la lettre du 21 novembre 1837, t. I, p. 47).

³¹ Ce mensuel faisait partie d'un vaste ensemble de périodiques latins, généralement ignorés, comme l'*Almanach des Muses latines* ou l'*Apis Romana*. On se reportera à l'article de G. Lurz, « Lateinische Zeitschriften », *Societas Latina*, III, 1935, p. 33-38.

³² Barbier-Vémars était né le 7 avril 1775. La date de sa mort est inconnue au *Dictionnaire de biographie française*.

³³ Au sujet de ce périodique, dont une collection (en six volumes) est conservée à la B.N. [Z. 19264-19269], on consultera l'article de M. Dirk Sacré, « De commentariis menstruus ineunte saeculo XIX° Parisiis Latine editis, q. t. *Hermes Romanus* », *Vox Latina*, 105, 1987, p. 10-16.

*et de pièces de vers latins*³⁴ opéré par Achille Chardin, professeur à Louis-le-Grand, que Baudelaire connut en seconde. Le volume contient des compositions sur les sujets les plus variés³⁵, dues aux anciens élèves de Chardin : ainsi « L'Exilé » (p. 82-84), poème latin qui développe en hexamètres une page du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand, et dont l'auteur, qui signe « C. B... », collègue Louis-le-Grand, 1837 », n'est autre que Charles Baudelaire³⁶.

Ces considérations nous ont en apparence éloignés du sujet ; en apparence seulement car, à la lumière de ce qui précède, on mesure à quel point Baudelaire pouvait être imprégné d'une culture néo-latine aisément accessible. Il reste à savoir si, au milieu de ce déploiement de lexiques et d'anthologies, le poète des *Fleurs du Mal* a pu connaître Sarbiewski.

De tous les noms importants de la poésie néo-latine, l'« Horace polonais » est le grand absent des *Leçons latines modernes* de Noël et Delaplace, qui pourtant donnent un extrait de l'« Horace allemand » Jacob Balde. Dans son *Gradus ad Parnassum*, toutefois, Noël relève, en parlant de Sarbiewski, que « ses odes latines portent l'empreinte du génie »³⁷. Il existait des éditions produites par Barbou, l'imprimeur des classiques latins³⁸. D'autres éditions ou anthologies avaient vu le jour en Allemagne³⁹ ou en France⁴⁰. *L'Hermes Romanus* réimprime en juin

³⁴ Paris, Jules Delalain [B.N., Yc 10157]. On doit également à Chardin des *Notes et remarques sur la versification et la composition latines*, Paris, Delalain, 1862 [B.N., Yc 10148] et des *Principes de versification et de composition latines*, Paris, Delalain, 1867 [B.N., Yc 10149].

³⁵ On y relève des poèmes sur l'aimant, le chemin de fer, le télescope, des traductions latines de Byron, Chateaubriand, Cervantès, Shakespeare et Goethe.

³⁶ Cette pièce, qui valut à son auteur le premier prix de vers latins du collège Louis-le-Grand en 1837, est signée des seules initiales dans les deux premières éditions (1864, 1868) et du nom complet dans la troisième (1876) ; voir les notes des *Œuvres complètes*, t. I, p. 1271.

³⁷ Ed. cit., p. LXIII^b. Des vers de Sarbiewski sont mentionnés dans le corps de l'ouvrage. La réception du poète polonais au XIX^e siècle a été étudiée de façon magistrale par M. Dirk Sacré, « *Etiam si in tuas laudes totum conspiret Belgium* ». Aspects of Sarbievius's *Nachleben* », *Mathias Casimirus Sarbievius in cultura Lithuaniae, Poloniae, Europae*, actes du colloque international de Vilnius (19-21 octobre 1995), p.p. E. Ulčinaitė, Vilnius, Institutum Litterarum Ethnographiaeque Lituaniae, 1998, p. 109-133. Tout ce qui suit en est tributaire.

³⁸ 1759 [B.N., Yc 9709, B.M. Toulouse, 251 B] et 1791 [B.N., 8^e. Yc 1121]

³⁹ August Pauly, *Anthologia poematum Latinorum aevi recentioris*, Tübingen, 1818 ;

1816 l'ode «*Ad Telephum Lycum*» (*Lyrica*, I, 7) et plusieurs autres pièces du même auteur⁴¹. Même si, en France, Sarbiewski n'a jamais été un auteur classique, contrairement à ce qui s'est produit en Belgique⁴² ou en Grande-Bretagne⁴³, il n'en était pas moins connu. On ne saurait certes celer les profondes différences entre «Elévation» et l'ode «*E rebus humanis excessus*». Le poème de Baudelaire n'a d'autre fin que de dépeindre un état mental, pour ce qu'il est; tandis que l'ode latine poursuit un but précis: prenant de la hauteur, Sarbiewski décrit le monde en proie à une guerre perpétuelle, nous livrant ainsi une méditation religieuse sur la vanité des choses humaines, méditation caractéristique de ce «style jésuite» que nous appelons aujourd'hui «baroque» et dont Baudelaire fut l'un des premiers à découvrir les particularités⁴⁴. Comme il en va presque invariablement chez les jésuites, Sarbiewski subordonne sa poésie à un propos moral et didactique, ce que Baudelaire n'eût sans doute point apprécié. L'ode II, 5 n'en contient pas moins des vers superbes («*Quid morer hactenus / viator aurarum? et serenas / sole domos aditurus*») et Sarbiewski ne serait pas pour l'auteur des *Fleurs du Mal*, un compagnon plus indigne que Loaisel Trégoate, Paul de Molènes, voire Swedenborg. Il ne semble donc pas irréaliste d'ajouter l'ode du jésuite polonais à la liste déjà longue des sources alléguées pour «Elévation».

Gilles BANDERIER
Mulhouse

Johann Georg Krabinger, *Eclogae illustrium poetarum Latinorum recentioris aevi*, München, 1835, p. 171-198; F. T. Friedmann, *Matthiae Casimiri Sarbievii Poemata omnia ad editiones optimas*, Leipzig, «*Bibliotheca scriptorum ac poetarum Latinorum aetatis recentioris selecta*», II, 1840 (D. Sacré, art. cit., p. 124, note 41 et 42).

⁴⁰ *Carmina*, Argentorati, ex Typographia Societatis Bipontinae, anno XI (1803) [B.N.U.S., Cd.03636; Bibliothèque de la Sorbonne, LLc 50 in 8°]. Edition fautive, du reste.

⁴¹ D. Sacré, art. cit., p. 124, note 43.

⁴² «So during the 19th century Sarbievius remained popular» (D. Sacré, art. cit., p. 125). Une traduction néerlandaise de l'ode «*E rebus humanis excessus*» parut en 1845.

⁴³ Coleridge le traduisit (D. Sacré, art. cit., p. 117).

⁴⁴ «Tâcher de définir le style jésuite» («Pauvre Belgique!», *Œuvres complètes*, t. II, p. 943). Consulter «Baudelaire et le baroque» de Pierre Charpentrat (*La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} octobre 1959, p. 697-706 et 1^{er} novembre 1959, p. 880-885).

